

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 41

Artikel: [Anecdotes]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182905>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cipale nourriture avec les fruits et le poisson ; la viande est chère et réservée pour les grands jours. A peine le marchand de légumes a-t-il passé que paraît le marchand de fruits. Sommes-nous en août, voici, par exemple, un jeune garçon portant sur sa tête une corbeille de figues élégamment arrangées en pyramide; une guirlande de roses orne les bords du panier. Après lui, un pêcheur, les jambes nues et hâlées, trottine en criant son poisson ; puis vous voyez apparaître un homme portant sur la tête un bassin de cuivre plein d'escargots bouillis. Un autre traîne sur un chariot un réchaud allumé, sur lequel bout une pleine chaudière d'épis de maïs. Veut-on se rafraîchir, à chaque coin de rue l'acquaiolo (vendeur d'eau) vous donne, pour un demi-sou, un verre d'eau glacée, parfumée de zambucco (eau de sureau), ou, en été, le marchand de pastèques vous donne, pour le même prix, une large tranche de ce fruit à la chair rouge, toute parsemée de graines noires, qui communique au palais desséché une délicieuse fraîcheur.

Vous pouvez déjà voir d'ici la rue sale, animée, bruyante, semblable à une fourmilière. Au milieu des allants et des venants, les artisans exercent leur industrie. Dans telle rue vous ne rencontrez que des cordonniers, travaillant à leur petite table devant un rez-de-chaussée. Par la porte entr'ouverte vous voyez collée contre la muraille une gravure représentant saint Crépin et son fils, patrons des cordonniers. Dans une autre rue il n'y a que des chaudronniers, le marteau frappe le cuivre avec un bruit étourdissant et arrondit le rouge métal en brasières et en marmites. Dans celle-ci travaillent les teinturiers, le visage et les bras diversement barbouillés, l'un est bleu indigo, l'autre jaune, en voici un garrance. Dans celle-là, la Grande Judaïque, par exemple, l'ancien quartier des Juifs avant leur expulsion du royaume de Naples, on vend de vieilles étoffes. Plus d'un amateur d'antiquités y a fait de magnifiques emplettes à très bas prix. Dans cet étroit passage sont les orfèvres, dans les vitrines desquels brillent ces énormes pendeloques en perles qui font l'orgueil des nourrices napolitaines, et un assortiment de gros bijoux à un titre très bas, broches gigantesques, ornées de verre taillé rouge ou bleu ; bagues énormes d'or et d'argent.

Dans les ruelles les plus étroites, les plus tristes, dont la largeur ne dépasse pas deux mètres, vous ne rencontrez aucune industrie ; il n'y a dans l'étroit espace que des femmes discourant interminablement, des pigeons, des poules, des chiens, quelque dindon attaché par la patte et qu'on engraisse pour une fête. Le cochon seul, qu'on trouvait même à Toledo, avant 1860, a complètement disparu des ruelles, grâce aux efforts de la police. Rien de plus triste pour des gens du nord qui aiment l'air et la propreté que ces quartiers sales, fétides, mais parfois on y a de joyeuses surprises. Fréquemment vous y rencontrez quelque grand palais dont la porte entr'ouverte laisse voir les arbres verts d'un beau jardin ; c'est l'hôtel de quelque membre de la vieille aristocratie qui, fidèle aux traditions de la famille, n'a pas émigré à Chiaja ou à Pizzofalcone.

Le Napolitain est causeur, il est aussi joueur ; ici on joue partout, sous un reverbère ou à la clarté de la lune, avec des cartes graisseuses qui paraissent avoir servi déjà à plusieurs générations. Un grand plaisir aussi pour ces pauvres gens, ce sont les rixes fréquentes qui se produisent dans la rue. La moindre dispute fait accourir une nuée de spectateurs attirés par les cris qui préludent aux batailles. A l'ordinaire, ce sont les femmes qui se livrent à ces joutes souvent sanglantes, armées d'un peigne ou d'un soulier. La vaincue tombe en convulsion et se fait d'ordinaire tirer quelques palettes de sang chez le barbier du coin.

Je crois avoir donné une description vraie du vieux Naples pendant le jour ; il me reste à vous dire ce qu'il est la nuit.

Depuis quelques années, la ville entière est éclairée au gaz, mais la lumière y est d'autant plus parcimonieusement distribuée qu'on est loin des grandes artères. Cependant, de temps en temps, vous apercevez des centres lumineux sur lesquels les passants se dessinent en noires silhouettes. Ce sont les

boutiques des marchands d'eau glacée ou des vendeurs de pastèques. Les premiers ont devant eux la table aux deux côtés de laquelle sont suspendus des tonnelets d'eau glacée : en avant d'énormes citrons sont empilés comme des boulets, en arrière sont alignés des flacons de sirop. Ces petits établissements sont très gracieusement décorés. Le blanc, le vert, le rouge et l'or s'associent pour attirer les regards sans les choquer. Quant aux marchands de pastèques, ils ne font pas tant de façons : une grande table couverte de pastèques entr'ouvertes, voilà tout leur établissement avec deux lampes bien allumées. Le fruit rafraîchissant se débite par énormes quantités, et la terre est jonchée de sa verte dépouille.

Le Napolitain aime aussi à la passion le théâtre populaire ; à l'entrée de ces établissements, fort souvent un homme fait parler Polichinelle et don Nicole, rassemble la foule par ses lazzis, puis met les deux poupées dans sa poche et annonce la représentation du jour, et la foule de remplir l'étroite enceinte.

Poursuivons notre promenade nocturne. Arrivés à quelque carrefour de la Porte de Capoue, par exemple, nous rencontrons les boutiques des frituriers ; l'acre odeur du saindoux et de l'huile bouillante vous saisit au passage. Dans d'immenses poêles les anguilles, les sardines, les poulpes cuisent bruyamment en compagnie. On consomme le plus souvent sur place ou dans quelque petit café bien éclairé où l'on joue à la scopa (jeu de carte populaire).

La nuit s'avance, les cafés se ferment, l'acquaiolo dégarnit sa boutique, le marchand de melons plie bagage. Mais la rue n'est pas déserte encore, un homme assis, la guitare au bras, chante quelque chanson populaire. Les voisins s'assemblent, écoutent, et souvent s'endorment par terre. Les gens continuent à circuler, la rue ne désemplit pas. Enfin, vers une heure du matin, la rue devient solitaire, le silence plane sur la grande ville, les Napolitains dorment, mais beaucoup d'entre eux le font à la belle étoile.

Que de fois, en gravissant quelque rue escarpée, n'ai-je pas dû faire de prudents circuits pour ne pas marcher sur une famille qui avait fait du trottoir sa chambre à coucher. Elle avait sorti ses matelas et tous, père, mère, enfants, dormaient d'un sommeil profond et sonore. Parfois les gens y mettent encore moins de façons : ont-ils sommeil, ils cherchent un coin et s'endorment.

Sur les marches des églises, dans l'angle d'une rue, vous voyez dormir, souvent sur le sol, les vendeurs d'allumettes, les ramasseurs de bouts de cigares, les paysans ; ils ne s'en portent pas plus mal.

Le voyage du président de la République française dans l'Ouest a eu ses épisodes comiques.

Dans une ville où le maréchal passait sans s'arrêter, une députation des maires de la campagne s'était rendue à la gare pour saluer le train au passage.

Au moment où la locomotive, après un arrêt de deux minutes, sifflait pour repartir, un Breton, ceint de son écharpe, s'élança sur la voie un long papier à la main. C'était un discours probablement très éloquent, que la rapidité du train express ne permit pas au maréchal d'entendre.

Le maire breton n'en lut que les premières lignes ; lorsqu'il vit que la locomotive impitoyable lui coupait ses effets à toute vapeur, il replia lestement son papier et courut au bureau télégraphique de la gare.

— Vite, dit-il à l'employé ahuri, télégraphiez vite ceci à la station suivante.... Réponse payée....

Le maréchal a dû rire... mais on ne dit pas s'il a répondu.

L. MONNET.